

## ENTRETIEN AVEC HERVÉ GAONAC'H, SÈCHEUR

« Faire mousse, c'était le plus dur, car ça cassait souvent à l'époque »

\* Série-Dastumad \*

« LES DERNIERS PA-  
PETIERS D'ODET »

Labour e Veilh Paper

**H**ervé Gaonac'h, ouvrier factionnaire à l'usine Bolloré de 1966 à 1993, interviewé le 30 décembre 2006 par Jean Cognard.



**Q - D'où étaient vos parents, de quelle ferme ?**

Je suis né à Landrévarzec en 1936, du 20 septembre. Ensuite j'ai été à Kernescop près de l'usine côté Briec, mes parents avaient une ferme en location. J'ai été à l'école St-Joseph à Lestonan, jusqu'à certificat d'études à 14 ans. Après je suis resté avec mes parents à travailler à la ferme à Kernescop, et après on est allé à Coray, à la limite d'Elliant, près de Croas-Menez-Bris, un peu plus bas. Là c'était une toute petite ferme, je suis allé travailler comme ouvrier agricole.

**Q - L'embauche à l'usine ça s'est passé comment ?**

Je suis rentré en 1966 à l'usine. J'avais passé les tests en 1962 le même jour que ton père Antoine, mais je n'avais pas été pris. C'était au mois de juin, on était 7 en tout, et 3 seulement avaient été pris. Il y avait Douguet de Landudal, Michel Floch et Antoine. Ceux qui n'avaient pas été pris : moi, Lannig Pétillon, André Le Bras et un quatrième.

Je n'avais pas tout à fait 30

ans. J'ai été en 2x8 comme manœuvre au début, le temps de connaître le boulot, et après, en 1966-1967 je suis passé mousse et j'ai travaillé avec Antoine aux machines 7 et 8.

On n'avait pas une grosse paye à l'époque. On n'était pas payé trop, par rapport aux fermes où on était nourri. Après en 1968 ça a augmenté beaucoup. Mais en 1966, on avait comme paie moins que 40.000 anciens francs, peut-être 30.000, dans les fermes on avait 25.000.

Je venais de Coray tous les jours, ça faisait 13 kilomètres. Au début je n'avais pas de voiture, j'ai passé mon permis deux mois après, je venais en mobylette. Après j'ai trouvé quelqu'un pour faire la route en voiture avec moi. Ceux qui venaient de Briec faisaient pareil à tour de rôle : Fanch Page, Antoine, Michel Floch et Fanch Loc'h d'Edern.

Je venais de Coray, ça faisait 13 kilomètres. Au début je n'avais pas de voiture, j'ai passé mon permis deux mois après, je venais en mobylette. Après j'ai trouvé quelqu'un pour faire la route en voiture avec moi. Ceux qui venaient de Briec faisaient pareil à tour de rôle : Fanch Page, Antoine, Michel Floch et Fanch Loc'h d'Edern.

**Q - Vous travailliez avec qui quand vous étiez de faction ?**

Quand je suis passé mousse, Antoine était sécheur à la 7 avec Jean Quéau (il habitait une vieille maison au bord du canal là où est la salle de tennis maintenant). Quand la 7 s'est arrêtée en 1969, il n'y avait plus qu'une machine en bas, et Antoine est parti à la machine 10. Moi j'ai été aux calendes six mois. Et après comme il manquait quelqu'un à la 9 et 10, je suis retourné comme mousse pendant 7 ans, et ensuite sécheur.

En 1983 je suis allé à Scaër comme sécheur pour le papier condensateur, au début avec Fanch Page comme surveillant. Ensuite Fanch Page a changé de faction pour les fibres longues. En 1987 je suis revenu au plastique ici, pendant 5 ans et demi.

Pendant plus de 15 ans je suis resté dans la même équipe, dans la même faction, jusqu'en 1983. De 1980 à 83 c'est Michel Moysan qui a remplacé Antoine. On m'a proposé de passer conducteur, mais j'ai refusé car ça aurait fait des jalousies car j'étais célibataire, donc j'avais besoin moins d'argent. La différence de salaires entre sécheur et conducteur était importante.

Pour une machine il y avait deux ouvriers et demi, le mousse se partageant entre 2 machines qui étaient côte à côte. A la fin il y avait plus de mousse, la machine tournait avec deux personnes. Le conducteur avait plus de responsabilité. Mais c'était le surveillant qui décidait quand on arrêtait une machine.

### **Q - Et comment étaient les horaires de travail ?**

On était tous de faction, mous-  
ses, sécheurs, conducteurs et  
surveillant. On faisait les 3x8 :  
de 21H à 5H, de 5H à 13H, de  
13H à 21H. A part nous les au-  
tres travaillaient de journée,  
certains étaient en horaires de  
bureau, d'autres, comme les  
femmes, en 2x8.

Entre les gens de journée et les  
gens de faction il y avait un peu  
de jalousie, mais ils s'arran-  
geaient bien ici. Entre les fac-  
tionnaires il y avait une bonne  
ambiance, ça marchait bien de-  
puis des années, on a passé du  
bon temps. Dans les dernières  
années ils avaient nommé des  
bancs, c'est-à-dire des rempla-  
çants, quand il y avait des ma-  
lades. Mais avant il n'y avait  
pas de remplaçants, il fallait  
travailler 3 semaines de rang  
sans changer d'horaire, quand  
on était 3 personnes sur 4.

Quand on commençait à 5 H on  
reprenait à 13 H le lendemain,  
c'était les factions normales.  
Quand on devait tourner à 3 sé-  
cheurs-conducteurs au lieu de  
4, on reprenait à la même heu-  
re, par exemple 5 heures, pen-  
dant 3 jours de suite ou 4 jours  
de suite, pour avoir un diman-  
che. C'était plus dur, et ça pou-  
vait durer un mois.

### **Q - Les machines s'arrêtaient-elles de temps en temps ?**

On arrêtaient la machine quand il  
fallait changer de toile. On di-  
sait « chañch form » en breton.  
Et ça pouvait arriver la nuit,  
n'importe quand. Et pour chan-  
ger la toile, il y avait besoin plus  
de monde qu'il fallait aller cher-  
cher chez eux. Des fois la nuit  
on entendait une voiture et  
quelqu'un qui frappait à la por-  
te. Il n'y avait pas de téléphone  
à l'époque. Moi j'ai été chercher

des gens, mais la nuit j'aimais  
pas ça quand je connaissais pas  
très bien où ils habitaient. Une  
fois à Bigoudic, je me suis trom-  
pé de maison mitoyenne, et je  
me suis fait engueulé.

Les changements de toile  
étaient en plus des factions, c'é-  
tait des heures supplémentai-  
res. On était dans l'eau, il fallait  
laver, ça pouvait durer 8 heu-  
res, au début il faisait chaud,  
mais à la fin du changement on  
avait froid.

### **Q - Tout le monde était-il syndiqué ?**

Dans le temps, les ouvriers n'é-  
taient pas syndiqués, moi j'ai  
pris mon timbre le temps que  
j'ai travaillé à l'usine. J'étais à  
la CGT, c'est Hervé Rannou qui  
me donnait mes timbres, et Ré-  
mi Quéniéc était le secrétaire.

Souvent des histoires arrivaient  
quand quelqu'un voulait monter  
en grade. Les histoires c'était  
pour des changements de gra-  
de, pour la paye, moi je suis  
resté mousse pendant sept ans,  
et la machine 7 s'est arrêtée, et  
on pouvait plus monter en gra-  
de.

Faire mousse c'était le plus  
dur ; ça cassait souvent à cette  
époque, après ça s'était amélio-  
ré. On était le moins payé, mais  
on a passé du bon temps là. Il  
faisait chaud, ça  
c'est sûr. On était  
en tricot de cœur  
et en bleu en  
chauffe. Des fois  
l'été certains  
étaient en short.

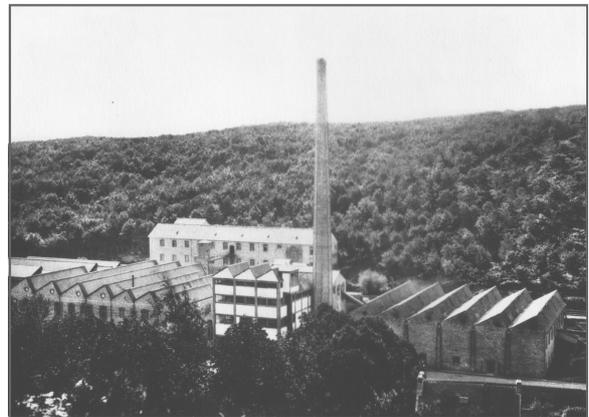
Beaucoup d'ou-  
vriers sont morts,  
et jeunes certains.  
Lann Lagadec en  
1976. Antoine en  
1980, il est parti  
vite. Je me

souviens qu'il avait travaillé le  
11 février, la nuit, et qu'il a été  
enterré le 1er mai. Beaucoup  
sont partis après, Jos Le Bec,  
Le Roy (le mari d'Angèle Per-  
chec), Henri Moysan, René Col-  
lorec de Landudal, et deux qui  
étaient au plastique : Bertrand  
Clec'h et Le Coz, et beaucoup  
avaient moins de 50 ans.

### **Q - Comment se passait le trajet pour aller à Scaër ?**

Pour aller à l'usine de Casca-  
dec, ils fournissaient des voitu-  
res aux factionnaires. Ceux de  
journée avaient un car. Dès  
qu'on arrivait à Scaër, on lais-  
sait la voiture à ceux de la fac-  
tion précédente qui rentraient à  
Ergué. Il y a eu des histoires  
avec ces voitures, des fois il n'y  
avait plus de voitures, des chefs  
les avaient pris pour faire des  
courses, et on était obligé de  
prendre notre voiture person-  
nelle pour y aller. On n'était pas  
payé plus pour le trajet, on était  
payé 8 heures, mais on travail-  
lait 9 heures si on comptait le  
trajet. En général on s'arran-  
geait pour ce que celui qui  
conduisait reste pendant une  
semaine, il avait une petite pri-  
me pour ça.

L'ambiance n'était pas terrible à  
Cascadec. On a été obligé d'y al-  
ler, sinon on était mis dehors.  
On nous regardait comme des  
chiens de faïence, l'air de dire  
qu'on n'aurait pas du venir.



Papeterie de Cascadec (Scaër)



**Q - Vous alliez où manger quand vous travailliez ?**

On mangeait à la cantine à l'Orée du Bois. Il y en a aussi qui allair chez Pierre Corre, mais moi j'allais chez Germaine et Émile. Quand je finissais à 13 heures j'allais manger là.

Les anniversaires et les fêtes chez Bolloré on les fêtait bien. Antoine et Michel Moysan étaient de juillet. A Cascadec il fallait carrément envoyer une bouteille de Ricard. A Odet il fallait payer

une bouteille de vin, pas du Ricard. On était 5 ou 6 par machine à trinquer. Le surveillant généralement il ne savait pas. Il ne fallait pas que le bruit des bouteilles s'entende en passant avec son sac devant le concierge. C'est arrivé à un Jean-Marie que son sac casse juste à ce moment-là. On avait bien ri quand il nous avait raconté.

**Q - Que sont devenus les derniers papetiers ?**

Il ne reste plus beaucoup de fac-

tionnaires aujourd'hui. Le plus vieux c'est Louis Bréus de Bigoudic. Il a 83 ans, il a une canne, il a mal à ses genoux, il a été malade du cœur aussi, mais maintenant ça va. Il était sécheur à la machine 10, je l'ai remplacé. Il a été embauché avant 1950 certainement.

Il y a une dizaine d'année, vers 1995, il y avait eu des gueuletons avec les anciens papetiers en retraite. Jean Heydon et Jean Hascoët avaient organisé ça, ils essayaient de contacter tout le monde. Moi je suis allé un soir. On avait dit à Fanch Page de s'occuper de ceux de Briec. Jos Bec, les frères Huitric et Jean Guéguen étaient là. Fanch Mao, le jardinier de l'usine et le doyen d'Ergué, était là aussi. Pierre Eouzan, le contremaître, était venu également. Ils avaient dit qu'ils auraient fait ça tous les ans. On avait été mangé à l'Orée du Bois, c'était simple, mais très bien. Deux n'étaient pas venus, une était malade. Il y avait 88 personnes en tout, avec les conjoints.

Hervé Gaonac'h,

Usine d'Odet de 1966 à 1983

**FONDS LE ROUX / KERELLOU**

Mme Christiane Cuzon, née Le Roux (sa famille est de la ferme de Bohars), a reçu plusieurs chemises de documents de Mme Puech de Kerellou, veuve du maire d'Ergué-Gabéric de 1959 à 1977. Elle m'en a parlé et j'ai pu découvrir chez elle l'ensemble des documents conservés à Bohars et à Kerellou sur plusieurs siècles. Dans l'état actuel des lectures les dates de ces documents anciens vont de 1636 à 1909.

On y trouve notamment :

- Un document de 1636 relatif à Bohars mettant en jeu les intérêts de Guy Autret, seigneur de Lezergué, et Alain de Kersulgar, sieur de Mezanlez : les 8 feuillets grand for-

mat, malgré leur ancienneté, sont lisibles et mettent en situation le généalogiste et écrivain Guy Autret, personnalité gabéricoise.

- Un document de reconnaissance en 1676 d'un versement pour une dot de la famille Lozeach de Kerhellou

- Un dénombrement en 1731 de la ferme de Kerellou sur 8 feuillets. Outre les détails sur les biens et propriété, on y trouve des termes de l'époque.

Notamment le frambois. Explication de texte : les paysans épanchaient dans la cour de la ferme les débris végétaux pour fabriquer le fumier - froid c'est à dire végétal - par le piétinement incessant des bêtes et des gens qui pétrissaient ces débris, les mé-

*Paperioù kozh*



langaient à la boue ; la bouillie résultante était appelée le 'framboy'. Le mot se disait au départ "fembroi" (latin fimarium, dérivé de fimum = fumier). Puis, par métathèse (déplacement du r), il est devenu "fremboi" (graphie attestée des le moyen age). Enfin, "fremboi" est devenu "frambois", mais rien à voir avec la framboise, évidemment !

Les travaux de copie et transcription ne font que commencer, et des surprises peuvent encore survenir.

Henri

(et Jean pour le frembois)

# St Gwenhaël, saint patron d'Ergué-Gabéric

Buhez ar Sent



Saint Guénhaël serait donc né sur les bords de l'Odet. Encore enfant il rencontre Gwénolé le futur créateur de l'abbaye de Landévennec. Il délaisse sa famille pour le suivre. On le retrouve comme successeur de St Guénolé dans le cartulaire de l'abbaye de Landévennec. La Vita Guenaili insiste beaucoup sur les relations et la filiation spirituelle entre les deux saints. Il n'est donc pas étonnant que notre Guénhaël trouve sa place au panthéon du monachisme breton.

Une fontaine dédiée à St-Guénael dans ce même village est attesté par Anatole Le Bras dans ses carnets de voyage dans les années 1890. Non loin de là, l'existence d'une chapelle, aujourd'hui disparue, est également mentionnée dans un document d'archives du 18e siècle.

**L**a St-Gwenhaël est fêtée le 3 novembre selon tous les calendriers et almanachs bretons (seul le chanoine Garoby propose de la fêter le 10 novembre). Un prénom traduit à tort par "ange blanc" alors que la forme ancienne décomposée serait plutôt *uuin* "sacré, béni" et *hael* "heureux, généreux".

## UN SAINT MEDIEVAL

La tradition cornouaillaise désigne Ergué-Gabéric comme le lieu de naissance de St Guénhaël au début du 6e siècle. Sa vie nous est connue par une pléiade de textes anciens réunis sous le nom de *Vita Guenaili*. Comme tout écrit hagiographique la part historique et la part légendaire se mêlent étroitement selon les préoccupations des moines qui réécrivent la vie des Saints selon des témoignages transmis de génération en génération par voie orale et par quelques rares manuscrits échappés des invasions normandes du IXème siècle.



## UN GRAND VOYAGEUR

Après une période de 7 ans à Landévennec, Gwenhaël s'exile en Irlande, puis il crée un monastère à Locunel en Lanester, département où son culte est très vivace. Il meurt vers 580-590. A la suite des invasions vikings ses reliques sont transportées à Corbeil près de Paris, tandis que les reliques de Saint Guénolé sont transférées en Picardie à Montreuil-sur-Mer.

Ce n'est qu'au XIème siècle que Gwenhaël retrouve la Bretagne mais son monastère n'est pas reconstruit. Signe d'une grande antiquité la Vita Guenaili reprend les us et coutumes scotiques celles qui précédaient la règle de St Benoît adoptée par les moines bretons en 818.

## BIEN DE CHEZ NOUS

Le chanoine Jean-Marie Abgrall confirme la légende de la naissance de St-Guénael sur les terres gabériciennes dans les notes qui accompagnent le croquis d'une belle croix située aussi à Kerrous (sur les terres dépendant de Tréodet) : "croix dans une prairie du Grand Ergué près du village de Kerrouz où naquit St-Gwenaël".

Dans l'église paroissiale, la statue de St-Gwenael est placée à la droite de l'autel de l'église paroissiale, cette place privilégiée confirmant d'une part que cette église lui fut dédiée (sous le nom synonyme de St-Guinal) et d'autre part lui conférant une position de saint patron de la paroisse d'Ergué-Gabéric.



Sur un vitrail de cette même église, entre la porte latérale et l'escalier du buffet d'orgues, on peut aussi admirer St-Gwenael agenouillé devant son maître spirituel St-Guénolé. Ce vitrail fut exécuté après guerre, vraisemblablement en 1948, par le recteur de l'époque Gustave Guéguen.

## BIBLIOGRAPHIE

Le Saint Guénaël de Fañch Morvannou, édité par le Centre de Recherche Bretonne et Celtique, est l'ouvrage de référence.



Dossier initialisé par Bernez et complété par Jean (texte et photos).

[ doc complet sur le site Internet ]